Sainte ce 22/9 Août 1854.

Mon cher Monsieur.

Las des fatigues de la semaine j'éprouve en vous ecrivant un soulagement Spirituel. Dans un pays, comme celui-ci, où la civilisation n'est pas trop en progrès, et où l'article du Decalogue, tu ne voleras pas, est sujet à bien des interpretations, surtout parmi nos paysans et parmi les directeurs de leur consciences, un proprietaire dans cette saison-ci doit se soumettre a faire presque le paysan s'il veut recueillir quelque chose de ses revenus. Malheureusement encore cette année

comme dans les deux autres qui ont
precedées, il n'y a que l'espérance
de recueillir quelque chose, espérance
que la realité ne tarde pas a demen-
tir. La devastation des raisins de
Corinthe est générale et complete,
c'est un vrai fléau! Voila ce
malheureux pays privé encor cette
année ci de son unique ressource,
c'est un problème bien douloureux
celui de savoir, comment il pourra
se soutenir, car toutes les sources
sont taries, et la famine s'annonce
déjà sous un aspect fort alarmant.
Le gouvernement qu'en des pareilles
circonstance devrait venir en aide des
classes pauvres et laborieuse, est en fait-
faite grace à une administration, qui
ne fait pas un grand honneur aux

aux compatriotes de Smithe, du créateur de la Science de l'économie politique. Cela me rappelle un touchant épitaphe que j'ai lu quelque part, il était gravé sur le tombeau d'un jeune enfant mort de la petite vérole, on y figurait que c'était la mère de l'enfant celle qui parlait, et après y avoir dit que son fils était mort de la petite vérole, terminait avec cette exclamation, Ah Sener! c'est à dire ta découverte o Sener qui a sauvé tant de monde pour moi a été inutile! Sur le tombeau de la prospérité des Iles Ioniennes on pourrait bien parodier cet epitaphe et terminer avec l'exclamation Ah Smithe!

En attendant les bonnes nouvelles que vous m'avez données par rapport du cholera, me faisant espérer que la maladie ne tardera pas à s'éteindre

ont contribués à diminuer mes perplexités sur les mesures qui me faudra prendre pour mes deux fils. Je commence à me flatter que je ne me trouverais pas dans la nécessité d'interrompre le cours de leur éducation, et que tout au plus par mesure de précaution je devrais peut être retarder d'un mois leur retour à Athènes. Encore sur cela je me laisserai guider par la sagesse de vos conseils.

Continuez, je vous prie, à me conserver votre bienveillance et croyez moi

Votre devoué
H. Lunzi

P.S. Je vous prie de faire agréer mes hommages à Madame Hill et aux autres Dames, en y ajoutant ceux de mes enfans bien sensibles à votre bon souvenir.